

Nous voilà quittes enfin du *Tannhäuser*, tombé de façon à ne plus se relever. Encore s'il s'était fait siffler ! On pourrait crier à la cabale ; n'a pas, après tout, des ennemis qui veut ! Mais la pièce a fait rire, chose terrible ; mais elle a fait bâiller, malheur irréparable ! On reprend la femme qui vous a trahi. Revient-on à l'homme qui vous assomme ?

Je ne suis pas compétent pour examiner si cette grande catastrophe est méritée ou non. C'est à notre collaborateur, M. Jouvin, qu'il appartient de vider cette question capitale. Mais comment se fait-il qu'on plaigne si peu la victime ? Faut-il en accuser l'égoïsme français et l'esprit de clocher ? Nous n'en croyons rien. M. Wagner ne doit s'en prendre qu'à lui-même, aux énormes promesses qu'il avait faites, aux gros prospectus qu'il avait lancés.

Le prospectus, voilà une des vraies maladies de l'époque !

Autrefois, les auteurs faisaient des livres, les musiciens faisaient des opéras. La manie des préfaces et des prospectus s'éveillant, on ne s'est plus contenté de si peu. Aujourd'hui chacun crée un art nouveau — ou fondé une nouvelle littérature.

Le beau, c'est que ce ne sont pas les maîtres seulement qui s'en mêlent. La préface d'*Hernani* est refaite tous les jours par les grimauds. Tous les messies d'à présent se recrutent dans les rangs secondaires.

Est-ce Decamps qui érige ses procédés en dogmes artistiques ? Est-ce Balzac qui nous prêche une révolution littéraire ? Non ; l'on ne découvre en chaire que M. Courbet et M. Champfleury.

Pas un bout de peinture, pas un bout de roman qui ne porte en tête cet avertissement : — Prenez garde ! voici du neuf ! J'ai mis ceci et cela dans mon œuvre. J'use d'une couleur entièrement inédite ; je parle une langue qui n'a jamais servi. C'est tout un monde de révélations dont je vous écrase ; vous serez surpris ! — Eh ! cher monsieur, nous le verrons bien ! On n'a pas besoin d'être tant seriné pour admirer ce qui est admirable. A quoi bon toutes ces explications, qui mettent en doute l'intelligence des gens dont vous mendiez l'éloge ? Ne voyez-vous pas que vous insultez votre lecteur et que tous vos avis sont autant d'insignes et inutiles impertinences ?

Tel a été cependant le procédé de M. Wagner, qui semble destiné à être infiniment plus connu par ses prospectus que par ses ouvrages.

Nous entendions hier M. de Pontmartin raconter une jolie anecdote à propos de ce pauvre *Tannhäuser*, qui a été si renommé tant qu'il a été inconnu ! On parlait du caractère symbolique de l'opéra de l'avenir. M. Wagner, comme on sait, est une sorte de Chenavard musical. Chaque dessin de celui-ci prouvait quelque chose ; chaque note de celui-là pense ; ses *silences* même sont éloquents, pour employer un mot de sa préface. Même prétention de part et d'autre à exprimer, par des sons ou par des couleurs, les plus hautes idées philosophiques et sociales. M. de Pontmartin assurait que ces nobles illusions ne datent pas d'hier ; M. de Jouy en rêvait tout autant pour son simple livret de *Guillaume Tell*.

— Rossini ne m'a compris qu'à moitié, disait M. de Jouy amèrement. J'ai voulu mettre en scène d'Autriche et la Suisse, figurant deux principes opposés. Rossini n'a rendu que l'Autriche.

M. Wagner nous a donné le pendant de ce joli mot. Un des passages que le public a le plus égayés de ses rires est celui où le Saint-Père refuse de pardonner au *Tannhäuser*. A ce moment, les violons ont fait entendre un *krrrrii...* prolongé, incompréhensible, qui a soulevé une folle hilarité.

— Les insensés ! a fait M. Wagner. Ils ne comprennent pas le sens de cette ritournelle. Elle montre que la pensée du *Tannhäuser* se retourne vers Vénus !

Il faut être juste, même pour les vaincus. Un souvenir qui restera à l'actif de M. Wagner, dans cette grande faillite, est celui de son courage. On ne dépense pas plus d'énergie et de ténacité au service d'une bonne cause. C'est beau d'avoir la foi, ne crût-on qu'à soi-même ! Or, il paraît que M. Wagner — même au plus fort de la déroute de ses troupes, — n'a pas bronché.

Il se tenait au fond de la loge directoriale, que M. Royer avait mise obligeamment à sa disposition. Pendant les trois actes de son opéra, il a été en proie à une sorte d'excitation nerveuse assez légitime. De temps en temps, il s'irritait tantôt contre ses chanteurs, tantôt contre son orchestre, tantôt contre ses audi-// 2 //-teurs [auditeurs]. Mais il n'est sorti qu'à la fin. Il a tenu tête au public jusqu'au bout.

Lorsque les rires ont éclaté devant son jeune pâtre M. Wagner s'est écrié :

— Le public proteste sans avoir entendu ! C'est un parti pris. On guette mes morceaux pour les fusiller au passage.

Néanmoins l'opposition a eu beau s'exprimer assez haut. A mesure même que l'orage a grossi, M. Wagner a paru se rassurer. Il est parti, dit-on, tout à fait satisfait, — déclarant que l'exécution n'avait rien laissé à désirer, — ajoutant qu'il ne s'attendait pas à avoir tant de succès à Paris. — Voilà qui donne un peu à penser. Qu'est-ce donc que ses succès de l'Allemagne ? Serait-il vrai, comme on l'assure, que la renommée les a un peu surfaits, et que le *Tannhäuser* n'a jamais eu plus de deux représentations de suite sur aucun théâtre tudesque ?...

Et MM. les traducteurs du *Tannhäuser* ? Vont-ils continuer leurs querelles judiciaires ? Persisteront-ils à se disputer la paternité du poème ? Hélas ! cela va finir par le mot de la vieille épigramme :

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Il va sans dire que la petite chronique scandaleuse des théâtres ne chôme pas de commérages à propos de la pièce tombée. On assure que M. David, consul des Romains de l'Opéra, avait changé le tarif de ses contremarques pour cette

**Le Figaro, 21 mars 1861, p. 1-2.**

solennité. Le soir du *Tannhäuser* elles coûtaient 20 francs ; mais on pouvait obtenir certains rabais à certaines conditions.

Si vous siffliez, si vous chutiez, M. David n'avait rien à vous rendre sur votre louis, payé d'avance.

Mais si vous vous taisiez, on se faisait un plaisir de vous restituer 10 francs.

Mais si vous applaudissiez, on vous en offrait quinze, sans compter les actions de grâce !

Les cas de sommeil n'était pas prévu, — ni celui où l'on eût tiré sur les acteurs.

Les musiciens n'ont pas osé se prononcer sur la valeur de l'œuvre, de peur qu'on ne suspectât leur impartialité. M. Gounod a dit discrètement:

— Cela m'intéresse beaucoup au point de vue grammatical.

M. Auber a été un peu plus explicite. On lui demandait son avis :

— C'est comme si on lisait, sans reprendre haleine, un livre sans points ni virgules.

Méry avait dit plaisamment, il y a trois mois déjà :

— Le *Tannhäuser*, c'est l'article secret du traité de Villafranca !

...

Title of journal	Le Figaro
Date	21 mars 1861
Day of week	jeudi
Printed date correct?	Yes
Inclusive page nos.	1-2
Full title of article	Courrier de Paris
Signature	Anonymous
Placement in text	Front-page main text